

CES FLAMANDS DE HOLLANDE

[Geert Van Istendael](#)

L'Esprit du temps | « Outre-Terre »

2014/3 N° 40 | pages 83 à 94

ISSN 1636-3671

ISBN 9782847952889

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-outre-terre2-2014-3-page-83.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Ces Flamands de Hollande

Geert Van Istendael¹

Au point presse d'une petite ville du Midi.

Je demande au gérant :

- Est-ce que vous n'auriez pas par hasard un journal belge?

Ma question n'est pas complètement ridicule, beaucoup de mes compatriotes aiment prendre leurs vacances dans les parages.

- Oui, certainement, ils sont là.
- Mais ce sont des journaux hollandais.
- Bof, oui, ils sont en flamand de Hollande.

Ignorance ? Mépris ? Indifférence ?

Moins qu'on ne le pense.

Le gérant faisait de la philologie sans le savoir. De la philologie presque irréfutable. Ce petit mot presque ne saurait nous étonner. C'est peu dire que l'histoire de la langue néerlandaise est plutôt compliquée. L'histoire des pays, ou si vous voulez, des régions où elle est parlée ne l'est pas moins.

On ne comprendra jamais la nature des relations entre les Pays-Bas et la Flandre, entre Flamands et Hollandais, si on ne distingue pas clairement entre la culture et la langue. Il n'y a qu'une seule langue, mais il y a deux cultures ou même plusieurs cultures.

UN PEU D'HISTOIRE

L'empereur Charles Quint (né à Gand) a réuni une série de comtés, de duchés et de seigneuries dans une unité dynastique appelée les Dix-Sept Provinces ou les Pays-Bas des Habsbourg. Les limites suivaient, au sud, à peu près la ligne Arras-Avesnes-

1 Écrivain belge néerlandophone à Bruxelles

Luxembourg, les extrémités nord étant Groningue, la Frise, la mer des Wadden. Région riche, trilingue (néerlandais/français/allemand), fière, insoumise. Pendant les guerres de religion, le fils de Charles Quint, Philippe II, roi d'Espagne, a voulu, par des méthodes encore plus cruelles qu'outrancières, imposer de force la religion catholique dans ces provinces rebelles où le protestantisme était déjà fortement implanté, surtout en Flandre, au Brabant et dans le Tournaisis. En 1585, l'armée espagnole conquiert la ville portuaire d'Anvers, un des centres économiques les plus importants de l'Europe. C'est la scission des Pays-Bas du nord et du sud. Au nord, une République indépendante, tolérante, prospère surgit. Au sud, c'est la catastrophe, tant économique que spirituelle. La contre-réforme étouffe toute forme de liberté de conscience. Entre cent mille et cent cinquante mille protestants flamands, brabançons *et wallons* quittent leur terre natale et s'installent à Amsterdam, Haarlem, Leyde, Utrecht etc. Ils apportent leurs fortunes, leur savoir-faire, leur éducation. À partir de cette époque, le Sud des Pays-Bas est gouverné à partir de Madrid, plus tard à partir de Vienne, tandis que le Nord des Pays-Bas connaît l'extraordinaire effervescence d'un âge d'or économique et culturel. À Amsterdam et à La Haye on voit naître les premières formes d'un gouvernement démocratique.

C'est dans la nouvelle République que des philologues et des théologiens calvinistes inventent la langue écrite néerlandaise en traduisant la Bible. C'était un travail collectif, le comité de rédaction ayant été constitué de savants provenant de différentes provinces, parmi eux également quelques réfugiés du Sud.

Inutile de dire que cette nouvelle traduction de la bible, d'une qualité exceptionnelle, sera lue avidement dans tous les foyers protestants du Nord, mais que sa lecture est strictement interdite dans le Sud, impitoyablement recatholisé.

On comprendra qu'après des siècles de séparation, les clivages culturels sont profonds.

Pour compléter le tableau, il fait noter que, dans les Pays-Bas actuels (donc, ce qu'on appelle souvent la Hollande), il y existe une forte population catholique, qu'elle soit pratiquante ou non. Les provinces voisines de la Belgique (Brabant-Septentrional et Limbourg) sont, à quelques rares exceptions près, des provinces de culture catholique. Mais aussi des villes et des villages situés beaucoup plus vers le nord et l'est du pays, comme Oldenzaal, Volendam, Noordwijkerhout, Lutjebroek (province de Hollande-Septentrionale) et beaucoup d'autres, ont toujours conservé une forte majorité catholique.

Il est évident que, depuis une trentaine d'années, la Hollande, tout comme la Flandre d'ailleurs, est devenue une terre post-religieuse. Mais il y a une différence et elle est profonde. Aux Pays-Bas, on constate une bifurcation protestants/catholiques.

La Flandre est exclusivement post-catholique. Cette dernière, vu sous cet angle, se rapproche plus d'une province lointaine comme le Québec que des Pays-Bas voisins.

Aux Pays-Bas, le contentieux entre protestants et catholiques, jadis si aigu, n'est plus un conflit ouvert. Il est réglé, organisé, pacifié. Restent les tensions sous-jacentes. On sait par exemple très bien que tel homme ou telle femme politique est d'origine protestante ou d'origine catholique, bien qu'elle ou il soit complètement sécularisé et milite au parti libéral ou au parti social-démocrate. C'est une question de sensibilités, de style, de vocabulaire.

Finalement, il y a le groupe des protestants dits *zwarte kousen* (bas noirs). La raideur de leurs principes est légendaire. Il y en a qui refusent toute vaccination. Leur nombre est estimé à 300 000. Ils ont leurs partis politiques, ils ont leur presse dont le sérieux et la probité professionnelle ne sont mis en doute par personne.

Tout cela est totalement inconnu en Flandre. Certes, nous apprécions les écrivains hollandais post-protestants, comme Maarten't Hart ou Jan Siebelink, mais, dès qu'ils affichent leurs origines, nous lisons leurs romans comme des récits de peuples lointains et exotiques.

Par contre, il existe un parallélisme frappant dans l'organisation de la société en Flandre et aux Pays-Bas. C'est la fameuse *verzuiling*, mot intraduisible², disons : le compartimentage idéologique et religieux. Inventé par les protestants hollandais à la fin du XIX^e siècle, ce compartimentage a été repris rapidement et avec un succès immense par les catholiques des Pays-Bas et de Flandre. Pendant presque un siècle, cette forme d'organisation a pénétré tous les domaines de la société. Force est par contre d'admettre qu'aujourd'hui en Hollande, ces compartiments sont fort dilués. En Flandre (et, en fait, aussi en Belgique francophone) ils sont restés prospères et très puissants, surtout quand il s'agit de prendre des décisions politiques en matière d'enseignement, d'organisation de la santé ou de relations entre patronat et syndicats. En effet, le taux de syndicalisation en Flandre (et aussi en Belgique francophone) est beaucoup plus élevé qu'aux Pays-Bas (et ne parlons pas de la France).

À cette série de divergences d'ordre politique et religieux vient s'ajouter, en Flandre, surtout entre 1830 et 1960, l'omniprésence, voire la domination du français dans tous les domaines de la vie publique, phénomène inconnu aux Pays-Bas. La culture des Flamands a donc été influencée profondément par le monde francophone, même si la langue française a disparu complètement de la vie publique dans les provinces flamandes depuis les années 1960.

2 La « pilarisation » des historiens (ndlr).

PARLONS DE LANGUE NÉERLANDAISE

Avant d'aborder ce sujet, il faut bannir toute notion de centralisme, de jacobinisme, d'unité indivisible. Ces dernières années, on entend parfois l'expression *le français dans tous ses états*. Je vous invite à penser la langue néerlandaise, non seulement dans tous ses états, mais qui plus est dans toutes ses provinces et tous ses patois. Ajoutons immédiatement que cette diversité marquée à l'intérieur d'une même langue n'a rien d'exceptionnel. En allemand par exemple ou en italien les dialectes et les accents foisonnent. Un grand romancier comme Andrea Camilleri n'hésite pas à utiliser pour certains de ses romans un idiome aux fortes couleurs siciliennes³. Un autre romancier, tout aussi important, Max Frisch, exprimait sa gratitude pour la tension entre le dialecte (de Zurich), qu'il parlait quotidiennement, et le haut allemand⁴.

Ceci dit, je voudrais quand même rappeler le fait qu'il n'y a qu'une seule langue néerlandaise. Elle est la langue commune et officielle du Royaume des Pays-Bas, puis, en Belgique, de la région flamande et, sur un pied d'égalité avec le français, de la région de Bruxelles-capitale. À l'extérieur de l'Europe, le néerlandais est la langue officielle du Surinam et, dans une certaine mesure, des Antilles néerlandaises. L'afrikaans de l'Afrique du Sud, quoique d'origine néerlandaise et très proche du néerlandais, est une autre langue.

Le néerlandais serait la langue de la région flamande ? Mais non ! Un Flamand, ça parle... le flamand ! *Vlaams* ou, prenons quelques dialectes, *Vloms*, *Vlams*, *Vlemch*. Vous en voulez la preuve ? La voici. En Belgique, il y a trois communautés linguistiques : la communauté française, la petite communauté germanophone et la communauté, non pas néerlandaise ou néerlandophone, mais flamande. Hélas, ce serait trop simple.

PRENONS D'ABORD LA RÉGION FLAMANDE

Elle compte les provinces suivantes : Flandre-Occidentale, Flandre-Orientale, Anvers, Brabant flamand, Limbourg. Dans ces provinces, on parle trois groupes de dialectes : à l'ouest, le groupe flamand, au milieu, le groupe brabançon, à l'est, le groupe limbourgeois. Les divergences non seulement de prononciation, mais aussi de vocabulaire, de syntaxe, etc., sont innombrables.

Le flamand proprement dit n'est que le groupe de dialectes de la province côtière de Flandre-Occidentale et de la province de Flandre-Orientale. Les philologues distinguent deux variantes importantes de ce flamand, la deuxième étant appréhendée

3 Par exemple Andrea Camilleri, *La presa di Macallè*, Palerme, Sellerio editore, 2003, 274 p.

4 Max Frisch, *Tagebuch 1966-1971*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1979, 432 p., p. 255.

comme une série de seuils entre le flamand occidental et le brabançon. En effet, on n'a pas besoin d'écouter plus d'une phrase pour saisir l'énorme différence qui sépare le parler de Bruges, par exemple, du parler de Gand.

Le groupe des dialectes brabançons se limite à peu près aux provinces du Brabant flamand et d'Anvers.

Le limbourgeois est parlé dans l'est de la province du Brabant flamand et dans la province du Limbourg. Il constitue déjà la transition avec l'allemand.

VOUS ÊTES TOUJOURS LÀ ?

On va ajouter un degré supérieur de complexité.

Le flamand dépasse les frontières de la Belgique. Il est aussi parlé dans une petite partie des Pays Bas : la Flandre zélandaise. Et peut-être que l'on trouvera encore quelques vieillards qui parlent une forme archaïque du flamand occidental dans le département du Nord, donc en France. En effet, des noms de communes françaises comme Steenvoorde, Hondskoote, Wormhout, Winnezele ou Looberghe n'ont rien de français. Le roi guerrier Louis XIV a rattaché cette partie du vieux comté de Flandre à la France et les pratiques ultracentralisatrices de la France, surtout à partir de la III^e République, ont fait le reste. En France, le flamand est moribond.

Des dialectes brabançons sont parlés aux Pays-Bas, dans la province du Brabant-Septentrional. Jusqu'au XVI^e siècle, le duché du Brabant (bilingue) s'étendait de Wavre et Nivelles, le roman pays, jusqu'à ce qu'on appelle les grands fleuves en Hollande, surtout la Meuse. Bruxelles et Bois-le-Duc obéissaient aux mêmes souverains et les habitants, comme les habitants de Louvain ou d'Anvers, parlaient des dialectes fort semblables.

Les patois limbourgeois, eux aussi, sautent les frontières, parce qu'aux Pays-Bas aussi il y a une province qui s'appelle le Limbourg. Depuis quelques années, tous les Européens connaissent le nom de la capitale de cette province, la plus méridionale des Pays-Bas : c'est Maastricht. Les Limbourgeois belges et les Limbourgeois hollandais s'entendent très bien, en dialecte, bien sûr. À chaque fête, ils chantent tous, Hollandais et Belges confondus, à tue-tête, par cœur et, surprise, en néerlandais, l'hymne national des provinces limbourgeoises qui n'est ni le *Wilhelmus* ni la *Brabançonne*, mais *Waar in't bronsgroen eikenhout* (Dans la chênaie verte comme le bronze). Et le refrain : *Daar is mijn vaderland, / Limburgs dierbaar oord* (C'est là que se trouve ma patrie, / mon cher Limbourg).

Dans le Royaume des Pays-Bas, on entend une série d'autres patois : dans le Randstad, il y a le groupe des dialectes hollandais proprement dits, et vers l'est et le nord-est du pays, le groupe des dialectes bas-saxons qui se prolonge en Allemagne, jusqu'à la frontière avec la Pologne.

Ainsi, vous pouvez vous faire une idée approximative de la diversité *interne* de la langue néerlandaise. À ce propos, il faut ajouter deux remarques :

- En Belgique, les patois sont beaucoup plus répandus qu'aux Pays-Bas où, surtout dans l'ouest/nord-ouest, ils ont été remplacés par un néerlandais généralisé, parlé avec un *accent* hollandais plus ou moins prononcé. À Amsterdam par exemple, au XIX^e siècle, on distinguait jusqu'à une vingtaine de patois de quartier. Il n'en reste strictement rien. Mais en Belgique, dans une province comme la Flandre-Occidentale ou dans une ville comme Anvers, les dialectes sont de mise *dans toutes les classes sociales*, et cela sans aucune connotation négative (par exemple basse classe, fruste, manque d'éducation).
- Surtout en Belgique, les dialectes varient considérablement de village en village, de ville en ville, même au sein d'un seul groupe de dialectes.

Comment donc soutenir la thèse qu'il n'y a qu'un et un seul néerlandais de part et d'autre de la frontière qui sépare les deux royaumes ? Tout simplement, parce qu'elle existe bel et bien, cette langue néerlandaise, au-delà de toutes les divisions.

D'ABORD UN PEU D'HISTOIRE DE LA BELGIQUE.

Au XIX^e siècle, après l'indépendance belge, les élites qui gouvernaient le nouveau royaume ont banni la langue néerlandaise (appelée à l'époque le flamand) de la vie publique. Elles l'ont bannie des collèges, des lycées, des universités, de l'administration, de la Chambre et du Sénat, des conseils provinciaux et municipaux ; partout, absolument partout, tout se déroulait en français. Il n'y avait que les écoles primaires pour le petit peuple et les églises où le néerlandais, si vous voulez le flamand, était encore usité. Le mépris dans laquelle la noblesse et la haute bourgeoisie *des provinces flamandes* tenaient la langue du peuple était abyssal. Il y a une petite phrase qui résume de façon terrible cette arrogance des élites flamandes. Elles avaient l'habitude de dire : *On parle le flamand aux animaux et aux domestiques*. Ils étaient persuadés que le flamand n'avait rien à voir avec le néerlandais des Pays-Bas et que les idiomes barbares des habitants du nord de la Belgique allaient disparaître complètement à moyen terme. Deux remarques encore :

- Notre combat linguistique se déroulait surtout à l'intérieur des provinces flamandes entre les classes aisées et les classes moyennes et pauvres.

- C'est-à-dire que le combat linguistique ne doit pas être analysé comme un conflit ethnique, mais en tant que conflit social. Il était, pour ainsi dire, l'aspect audible de la lutte des classes (et je ne suis pas marxiste).

Abordons maintenant la question de l'orthographe.

Contrairement à l'habitude en français, l'orthographe du néerlandais varie assez fréquemment. Mais vu les rapports de force entre le français et le néerlandais en Belgique au XIX^e siècle, il est très étonnant de constater que cette Belgique officielle, francophonissime, ait à deux reprises, en 1844 et en 1864, accepté le système orthographique mis au point par ce qu'on appelait le Batave abhorré, donc les Hollandais, les ennemis de 1830, deux fois par arrêté royal rédigé en français, bien sûr. En 1864, le gouvernement belge a même devancé le gouvernement hollandais (qui allait l'imposer à ses administrations en 1883) de dix-neuf ans, indépendamment du fait que la Belgique ne reconnaîtait le néerlandais comme langue officielle qu'en 1898. En tout cas, malgré une série de modifications ultérieures, l'orthographe de la langue néerlandaise est la même aux Pays-Bas et en Belgique. Nous n'avons donc pas suivi le chemin de l'orthographe anglaise qui, elle, n'est pas la même aux États-Unis et en Grande-Bretagne. D'ailleurs, les commissions qui décident des réformes éventuelles sont toujours mixtes, belgo-hollandaises.

Nous partageons un seul dictionnaire qui fait autorité. C'est le *Van Dale Groot woordenboek der Nederlandse taal* (Grand dictionnaire Van Dale de la langue néerlandaise)⁵, qu'on appelle toujours de façon irrespectueuse *de dikke van Dale*, le gros van Dale. Le comité de rédaction de ce dictionnaire est mixte, belge et hollandais.

Serait-ce une coïncidence que le père fondateur de cet ouvrage monumental, qui marque depuis un siècle et demi l'unité de la langue néerlandaise, que le brave Johan Hendrik van Dale (1828-1872) fût natif de Sluis, petite ville située en Flandre zélandaise, sur la frontière des Pays-Bas avec la Belgique ? En tant que directeur d'école, il écoutait, en semaine, le patois flamand de ses élèves. En tant que protestant, le dimanche, il écoutait au temple le néerlandais un peu solennel du pasteur. S'il était né deux kilomètres plus loin, en Belgique, il aurait, à cette époque, ignoré le néerlandais du nord. S'il était né dans le nord, quelque part entre Rotterdam et Amsterdam, il aurait ignoré les sonorités et les particularités des dialectes du sud. Van Dale était le trait d'union, le pont, la liaison qui assurait l'unité de la langue néerlandaise. Et, pour tout dire, Van Dale n'était pas gros.

Un dictionnaire, aussi important soit-il, n'est pas toute la langue, loin de là.

⁵ Ton Den Boon, Geeraerts Dirk, *Van Dale Groot Woordenboek der Nederlandse taal*, Van Dale Lexicografie, 2005, 14^e édition.

Depuis 1980, nous avons la *Taalunie*, l'union linguistique. C'est en cette année que le ministre belge des Affaires étrangères et le secrétaire d'État aux Affaires étrangères des Pays-Bas ont signé le traité d'union linguistique (*Taalunieeverdrag*) dont on ne soulignera jamais assez l'importance. C'est comme si les forces qui s'opposaient en 1830, année pendant laquelle les Belges chassèrent les Hollandais et accédèrent à l'indépendance, comme si ces forces conflictuelles s'étaient enfin réconciliées. En effet, côté hollandais, il y avait le secrétaire d'État Durk Frederik van der Mei, du parti calviniste aux velléités un peu aristocratiques *Christelijk-Historische Unie* (Union chrétienne-historique). Côté belge, il y avait le ministre Charles-Ferdinand Nothomb, baron belge, catholique et francophone, dont un ancêtre était le secrétaire de la commission qui avait préparé la constitution du nouveau royaume de Belgique de 1830. Le traité a pour objectif l'intégration des Pays-Bas et de la communauté néerlandophone de Belgique dans les domaines de la langue néerlandaise et de la littérature au sens le plus large. C'est seulement après que les élus flamands ont décidé que cette communauté néerlandophone s'appellerait dorénavant *communauté flamande*. C'était là une erreur monumentale des Flamands, signe d'un nouvel esprit de clocher qui s'est installé graduellement depuis une trentaine d'années.

Cette union linguistique est un phénomène exceptionnel. Elle s'occupe entre autres de la promotion de l'enseignement du néerlandais à l'étranger, de l'assistance linguistique aux fonctionnaires, de la technologie linguistique et du prix triennal de lettres néerlandaises, le prix littéraire le plus prestigieux dans le monde néerlandophone, décerné tant à des Hollandais qu'à des Belges (par exemple : Nooteboom, Claus, Mulisch, Haasse, Nolens etc.)

ON ARRIVE DE LA SORTE À LA LITTÉRATURE.

Est-ce qu'il y a à côté de la littérature néerlandaise une littérature flamande? C'est une discussion qui dépasse les limites de la langue néerlandaise. Mes homologues francophones parlent de littérature belge d'expression française ou de littérature française de Belgique et je ne doute pas qu'il y en ait d'autres qui entrevoient encore des nuances supplémentaires. Je refuse de perdre mon temps avec ce genre de balivernes.

Constatons les faits.

Depuis un siècle bientôt, tous les écrivains flamands d'une certaine envergure ont été accueillis chaleureusement par des maisons d'édition hollandaises. En effet, c'est en 1916 que fut publié chez P.N. van Kampen et fils à Amsterdam *Pallieter*, le chef d'œuvre du très flamand Felix Timmermans. Le grand poète Jan van Nijlen

qui résidait à Uccle et à Forest : G.A. van Oorschot, Amsterdam. Willem Elsschot, tendre, cynique, urbain : P.N. van Kampen. Les œuvres complètes de Karel van de Woestijne, poète profondément influencé par le symbolisme français : C.A.J. van Dishoeck, Bussum.

Il y a, bien sûr, la langue partagée. Mais la langue commune ne suffit pas pour expliquer cette émigration des belles lettres flamandes. Il faut mettre en exergue deux autres facteurs, d'une importance décisive.

En Belgique, la langue néerlandaise avait été chassée de l'école (secondaire) et de l'université. La littérature des Flamands était considérée comme l'expression d'un folklore pittoresque, traduisant la fraîcheur primitive du terroir du plat pays, mais on ne la prenait pas vraiment au sérieux. Figurez-vous que je comprends un peu cette attitude condescendante. La splendeur de la littérature française était à son apogée. Les écrivains français étaient considérés comme les plus brillants du monde civilisé, emportant Prix Nobel après Prix Nobel : Romain Rolland, Anatole France, Henri Bergson, André Gide, François Mauriac et j'en passe. Il y avait même un Belge francophone parmi eux : Maurice Maeterlinck. Où étaient donc les écrivains flamands ? Nulle part.

Et puis, il y avait la sévère censure de l'église catholique. Dès qu'un écrivain flamand osait critiquer tant soit peu le moindre détail de la doctrine catholique, il était immédiatement interdit dans toutes les bibliothèques paroissiales de tous les évêchés. Felix Timmermans, quoique bon catholique, avait refusé de se plier à la censure épiscopale. Il préféra présenter son manuscrit à Amsterdam. D'autres écrivains, comme Gerard Walschap, ont vu des associations de femmes ou de jeunes catholiques qui promettaient solennellement et publiquement, à haute voix, de ne jamais lire un seul mot de ce renégat qui insultait la foi catholique ; donc, il porta ses manuscrits à Rotterdam, chez Nijgh & Van Ditmar.

La première maison d'édition flamande vraiment sérieuse fut fondée en 1932 par une jeune... Wallonne, Angèle Manteau. Madame Manteau avait appris le néerlandais (et quel néerlandais !) à *Bruxelles* chez un écrivain-journaliste *hollandais*. Elle n'était pas catholique du tout. Un jour, elle m'a raconté que chaque fois qu'elle présentait ses éditions à des libraires dans la province profonde, la première chose qu'ils disaient était invariablement : je dois d'abord demander la permission à monsieur le curé.

L'influence de l'église catholique a disparu en Flandre, comme y a disparu la présence de la langue française. Mais jusqu'aujourd'hui, les écrivains flamands sont publiés aux Pays-Bas. Louis Paul Boon : *De Arbeiderspers*, Amsterdam. Hugo

Claus : De Bezige Bij, Amsterdam. Tom Lanoye : Prometheus, Amsterdam. Kristien Hemmerechts : De Geus, Breda. Moi-même : Atlas Contact, Amsterdam. Bien sûr, ces grands éditeurs ont presque tous une filiale en Belgique. Mais ce n'est que tout récemment que la grande maison d'édition amstellodamoise De Bezige Bij a ouvert une branche complètement indépendante à Anvers .

Une autre migration, tout aussi remarquable, est celle des grands écrivains hollandais vers la Belgique. Il y a un livre dont tous les buveurs de café soucieux de commerce équitable connaissent le titre, même en France : *Max Havelaar* de l'écrivain hollandais de génie Eduard Douwes Dekker, pseudonyme : Multatuli⁶. Peu de Flamands, peu de Hollandais se rendent compte que cet immense chef d'œuvre de notre littérature a été écrit à Bruxelles. Il y a une plaque commémorative rue d'Arenberg au 52. Après Multatuli, Bruxelles a vu arriver une vraie procession de coryphées hollandais : Eddy du Perron (grand ami d'André Malraux), Jeroen Brouwers, Benno Barnard, Willem Frederik Hermans et d'autres. En Flandre : Gerard Reve, Charlotte Mutsaers, Marc Reugenbrink (qui a pris la nationalité belge), encore une fois Brouwers et Barnard. Une migration littéraire flamande vers la Hollande existe, mais elle n'a pas la même envergure et après un certain temps, on revient ou cherche d'autres horizons (Claus, Hemmerechts, Van Reybrouck).

Par contre, ces dernières années, les gestionnaires flamands, surtout dans le domaine de la culture, sont très appréciés par les Hollandais. Musées, théâtres, quotidiens, partout on risque de rencontrer un haut responsable flamand. Jan Raes est le directeur exécutif de l'orchestre mondialement connu du Concertgebouw, Peter Vandermeersch est le rédacteur en chef du journal de qualité *NRC*, au théâtre Toneelgroep Amsterdam on retrouve Ivo van Hove et Johan Reyniers. Je vais m'arrêter là, mais la liste est beaucoup plus longue. Rien de comparable en Flandre, cette dernière ayant tendance à fermer les portes de ses institutions culturelles aux talents des Pays-Bas.

J'admets que, jusqu'il y a peu, les Hollandais ne s'intéressaient guère à la Flandre. Ils n'ont, par exemple, à quelques exceptions près, jamais appuyé le mouvement flamand d'émancipation culturelle. Malgré l'accueil chaleureux qu'ils ont toujours réservé aux écrivains flamands, une certaine condescendance de leur part était indéniable. Ainsi, ils traitaient le néerlandais comme il est parlé en Flandre de *taaltje* c'est-à-dire de petite langue.

En général les Hollandais considéraient leur pays comme un *gidsland*, un pays guide, un pays modèle qui montre le bon exemple non seulement à la Flandre, mais à toutes les autres nations, sauf peut-être aux États-Unis. L'idée du pays guide s'est

6 Multatuli, *Max Havelaar of de koffij-veilingen der Nederlandsche handel-maatschappij*, Amsterdam, J. de Ruiter, 1860, 212 p. et 185 p. (innombrables rééditions).

évanouie quelque peu après les assassinats scandaleux de l'homme politique Pim Fortuyn et du réalisateur Theo van Gogh et surtout après l'ascension fulgurante de Geert Wilders.

Les vieux flamings culturels, race menacée d'extinction totale, ont dès les années 1830 compris que seule la Hollande pouvait servir d'exemple culturel et linguistique à la Flandre, malgré toutes les divergences politiques et religieuses. Dans les années 1960 et 1970 les jeunes Flamands adoraient les grands chanteurs et cabaretiers hollandais, tels que Boudewijn de Groot, Ramses Shaffy, Liesbeth List, Herman van Veen, Toon Hermans, Wim Sonneveld ou Neerlands Hoop de Bram Vermeulen et Freek de Jonge. Une appréciation qui a dégringolé de façon spectaculaire.

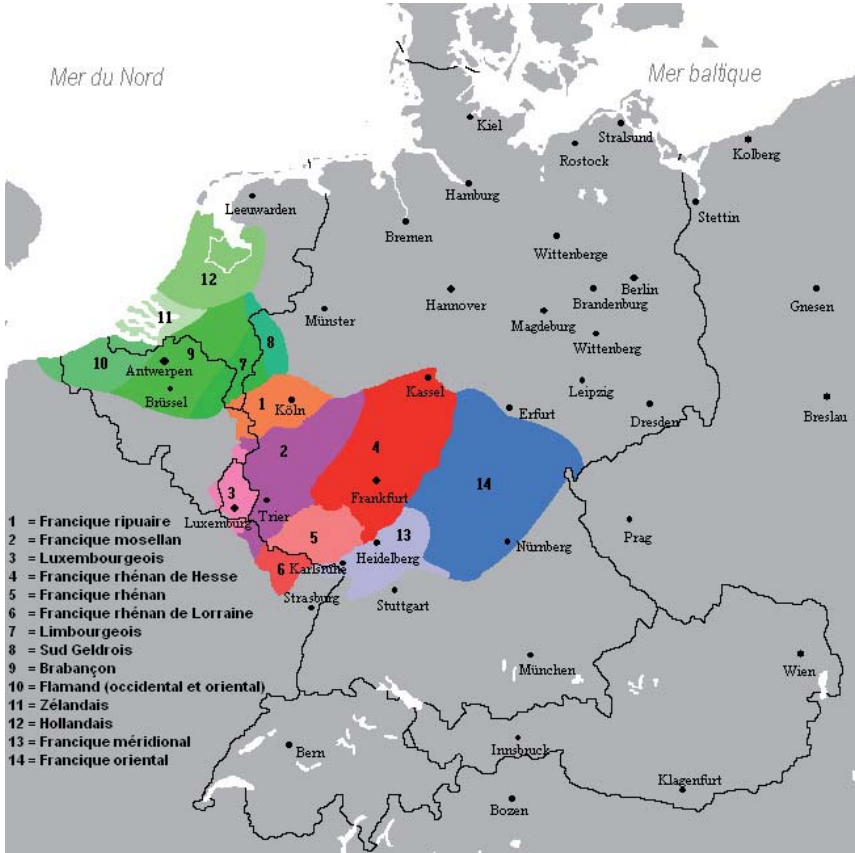
Jusque dans les années 1980, chaque soir 25% des téléspectateurs flamands regardaient la télé hollandaise. Un comportement qui réunissait *toutes* les classes sociales. On se moquait des clivages sociaux. En regardant les chaînes hollandaises, le patron et l'ouvrier, l'intello et le rustre, l'homme de la voirie et monsieur le notaire fraternisaient. On savait ce qui se passait aux Pays-Bas. On n'avait pas besoin de sous-titres. En 1989, l'arrivée de la chaîne de télévision commerciale flamande (*VTM*) mit fin à ces comportements.

Aujourd'hui, les Flamands qui regardent la télé hollandaise sont rarissimes. Ce qui est pire, les nouveaux gestionnaires de la télévision flamande ont décidé que les Flamands du XXI^e siècle sont des idiots, incapables de comprendre ce que dit un Hollandais. La télé flamande achète une série policière hollandaise, le spectateur voit un flic qui dit *Goedendag* (bonjour) et en même temps on aperçoit, à hauteur du nombril du même flic : *Goedendag* (bonjour).

En ce qui concerne le rapprochement culturel de la Flandre et des Pays-Bas, je suis résolument pessimiste. Il n'y a plus de douaniers quand on passe la frontière du côté de Veldwezelt ou Hazeldonk. On chante partout les joies et les plaisirs de la mondialisation. Le Thalys nous transporte de Bruxelles à Amsterdam en une heure cinquante minutes. Résultat net ? On ne se connaît plus. Pire, on ne *veut* plus se connaître. Et c'est surtout le nombrilisme des Flamands qui me préoccupe, notre autosuffisance, nos petits airs de nouveaux riches.

Je suis persuadé que si les Flamands et les Hollandais refusent de se rapprocher culturellement, non, osons être plus audacieux, de pratiquer l'intégration culturelle, notre langue et nos cultures sont condamnées à se ratatiner jusqu'à ce qu'il n'en reste que des reliquats folkloriques. Ou rien du tout. Ce qui serait une perte irréparable pour la civilisation européenne.

Le domaine linguistique francique



<creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr> (légendes corrigées)